

MONICA  
KRISTENSEN

L'EXPÉDITION



Gaïa  
polar

# MONICA KRISTENSEN

## L'EXPÉDITION

Traduit du norvégien par Loup-Maëlle Besançon

Archipel du Svalbard. Un appel au secours en provenance du 87<sup>e</sup> parallèle nord parvient à Knut Fjeld. Une expédition norvégienne est en difficulté, alors qu'elle cherche, sur les traces des grands explorateurs, à rejoindre le pôle Nord. Un projet mal ficelé, que les spécialistes critiquent pour l'itinéraire retenu, et pour le choix du mois de février, trop tôt en saison. Mais le challenge est là, précisément : réussir ce qui ne s'est jamais fait. Lorsque courage et ambition riment avec folie. L'expédition est partie, mal préparée, mal financée. Deux attelages, huit chiens et quatre hommes.

Ce sont les chiens qui tombent en premier.

Knut Fjeld, le flic norvégien du Svalbard, se rend sur place. En plein désert arctique, sur la banquise qui dérive. Bientôt prisonnier d'un huis clos sur glace, angoissant, et périlleux.

Monica Kristensen est glaciologue, elle est la première femme à avoir dirigé une expédition en Antarctique.

Ses romans se déroulent à deux mille kilomètres au nord de la Norvège, au Svalbard, une région qu'elle connaît très bien puisqu'elle a travaillé en tant que directrice de station de recherches et a participé à plusieurs missions sur place. L'archipel est le plus septentrional d'Europe, situé à la jonction des océans Atlantique et Arctique. Un lieu propice aux expériences les plus extrêmes.

Avec l'aide du programme Europe Creative de l'Union européenne.



L'expédition

du même auteur  
chez le même éditeur

*Le sixième homme* (2012)

*Opération Fritham* (2013)

*Vodka, pirojki et caviar* (2014)

Ouvrage traduit avec l'aide de NORLA, Oslo.

Ouvrage traduit et publié avec l'aide du programme  
Europe Creative de l'Union européenne



Monica Kristensen

L'expédition

traduit du norvégien par Loup-Maëlle Besançon

roman

GAÏA ÉDITIONS

Loup-Maëlle Besançon est titulaire d'une maîtrise de langues nordiques de l'université de Caen, avec un mémoire réalisé sur les dialectes du nord de la Norvège, préparé à Tromsø. Après avoir été coordinatrice générale du festival d'art et de littérature Les Boréales de Normandie, elle mène de front une activité de rédactrice pour le Guide du Routard et ses fonctions de traductrice du norvégien. Elle a à son actif une quinzaine de traductions littéraires, de Pernille Rygg à Åsne Seierstad, Levi Henriksen à Hilde Hagerup, Øyvind Strømmen à Monica Kristensen.

Gaïa Éditions  
82, rue de la Paix  
40380 Montfort-en-Chalosse  
téléphone : 05 58 97 73 26

[contact@gaia-editions.com](mailto:contact@gaia-editions.com)  
[www.gaia-editions.com](http://www.gaia-editions.com)

---

Titre original :  
*Ekspedisjonen*

Illustration de couverture :  
© 8213erika/iStock

---

© 2014 by Forlaget Press, Oslo.  
Publié avec l'accord de Leonhardt & Høier Literary Agency A/S,  
Copenhague.  
© Gaïa Éditions, 2016, pour la traduction française

ISBN 13 : 978-2-84720-729-3

*Courage is of the heart by derivation,  
And great it is. But fear is of the soul.*

Robert Frost, *A Masque of Mercy*





## *Prologue*

### *L'ours*

Sur le plus isolé de tous les océans, même durant l'hiver froid et sombre, il y a de la vie. Des mouvements furtifs entre les crêtes de compression d'une hauteur vertigineuse, un plouf étouffé dans l'eau noire et lisse d'une cassure dans la glace. Une ombre glisse sur la neige. Une créature dangereuse, massive, rôde patiemment à l'affût de sa prochaine proie.

L'ours, un vieux mâle jaune tout balaféré, s'était égaré bien trop au nord au cœur de cet hiver noir. Le printemps précédent, la banquise s'était disloquée inhabituellement tôt et retirée loin de la tache formée par Kvitøya, une toute petite île inhabitée au nord-est du Svalbard. L'ours avait erré sur les plages durant tout l'été sans rien d'autre que des œufs et des algues pour se nourrir.

L'hiver venu, l'animal avait de nouveau migré vers le nord. Il n'avait alors plus qu'un seul objectif en parcourant la banquise : trouver de quoi manger. Puis un jour, tout à coup, de manière inopinée, la chance lui avait souri : il avait flairé une présence humaine. Quand, ici et là, il perdait sa trace, il reniflait patiemment autour de lui, jusqu'à ce qu'il la détecte à nouveau. Il lui arrivait aussi, parfois, de tomber sur des blocs d'excréments – gelés, mais mangeables – à des endroits où la neige était complètement retournée. Par moments, il se couchait pour économiser ses forces, mais la plupart du temps il suivait cette piste. Il courbait la tête face au vent, laissant derrière lui des kilomètres et des kilomètres d'empreintes de pas lourds. Dans les rafales de neige, le froid intense et la nuit hivernale. Toujours plus au nord.

Le mois le plus froid de l'année dans l'océan glacial Arctique est mars, quand la lumière revient. La neige crépite alors de froid et des colonnes de brume grise s'élèvent de la mer. Par temps clair, la lune et les étoiles qui brillent haut dans le ciel illuminent la glace tandis que les aurores boréales dansent sur la voûte céleste.

L'ours ne cessait de maigrir. La peau distendue sous son ventre se balançait à chacun de ses pas. La faim le rongait, tel un rat vivant dans son estomac vide. Les semaines passaient et le printemps se rapprochait. Au loin, l'horizon s'embrasait, et chaque jour les flammes de lumière montaient un peu plus haut dans le ciel.

Jusqu'à ce qu'un jour, il les aperçoive : les tentes, les caisses, les hommes et les chiens. L'ours polaire s'immobilisa. Il resta ainsi longtemps, les pattes serrées, la tête levée. Puis il se tapit derrière une crête et attendit.

## Chapitre 1

### 87 degrés nord

La couche de glace à 87 degrés nord s'étendait à perte de vue autour d'eux, jusqu'à l'horizon, où elle disparaissait dans un rai de lumière. Les chenaux et les crêtes de compression dessinaient des lignes sombres au tracé aléatoire. Au-dessus d'eux, la voûte céleste semblait tapissée de couvertures de laine grise. Et entre le ciel et l'océan, ces deux immensités : l'hélicoptère, un cylindre de métal noir vrombissant maintenu en suspension par un lourd rotor qui fouettait l'air de ses pales. Quatre hommes se trouvaient à son bord : deux pilotes, un mécanicien de la compagnie aérienne Airlift et un policier dépendant du bureau du gouverneur à Longyearbyen.

Il faisait chaud dans la cabine réservée aux passagers dans laquelle étaient assis Knut Fjeld et le mécano. Les discussions dans l'intercom s'étaient tues. Il flottait dans l'habitacle une atmosphère paisible, ils étaient un peu comme plongés en plein rêve. Knut somnolait sur son siège, sa tête dodelinait au rythme des mouvements de l'hélicoptère. Peu lui importait de calculer le temps qui s'était écoulé depuis le décollage, il laissait ses pensées vagabonder au petit bonheur, il glissait dans cet agréable état de somnolence, puis en ressortait, avant de repiquer du nez.

L'hélicoptère avait fait une escale sur un navire océanographique allemand dans le détroit de Framstredet, entre le Svalbard et le Groenland, pour remplir les réservoirs de carburant, mais ils étaient repartis aussitôt, sans même prendre le temps de boire un café avec l'équipage. Le *Polastern* avait disparu derrière eux depuis quelques minutes, quand ils avaient aperçu l'île de Danskøya à tribord, avant d'entrevoir au loin le minuscule îlot de Moffen, une réserve naturelle abritant une des dernières colonies de morses du Svalbard. Aucun n'était visible ce jour-là. Ils n'avaient plus eu ensuite que la banquise au-dessous d'eux.

Ils se dirigeaient vers la dernière position connue du campement d'une expédition norvégienne en route pour le pôle Nord – un petit point dans la blancheur d'un désert de solitude. Un appel de détresse par téléphone satellite était à l'origine de cette

opération de sauvetage. D'ordinaire, il en fallait beaucoup pour que le gouverneur déclenche une intervention coûteuse nécessitant d'envoyer un hélicoptère très au large du Svalbard, mais le message selon lequel un ours polaire rôderait dans les parages les avait poussés à agir.

La procédure habituelle, lors du signalement d'un ours, voulait qu'un policier et une personne chargée de l'environnement au bureau du gouverneur se rendent sur les lieux afin d'évaluer la situation, mais l'agent du service environnement n'était pas là depuis longtemps et comme Knut était le policier de terrain le plus expérimenté, ses supérieurs avaient décidé de l'envoyer seul sur place.

« Dis-toi que c'est là une super occasion de monter plus au nord que tu ne l'as jamais fait », avait déclaré Tom Andreassen, le chef de la police, en conduisant Knut au hangar de l'hélicoptère. « Il suffira probablement d'effrayer l'ours pour qu'il s'en aille. Il y a de fortes chances que ce ne soit qu'une pure mission de routine. »

Knut ne lui avait pas répondu. Il avait comme l'impression d'avoir déjà entendu cette phrase.

À leur grande inquiétude, il n'y avait aucune trace de l'expédition à la position que celle-ci avait indiquée vingt-quatre heures plus tôt. Or, dans cette région déserte, essayer de localiser des petites tentes sur la glace était à peu près aussi vain que chercher une aiguille dans une botte de foin. Knut avait espéré que ses membres auraient la présence d'esprit de ne pas bouger après avoir lancé leur appel. Même s'il est vrai que cela n'aurait sans doute pas changé grand-chose, la banquise étant elle aussi en perpétuel mouvement. Dans le pire des cas, le floe sur lequel l'expédition avait monté le camp avait ainsi pu dériver de plusieurs kilomètres au terme de cette dernière journée.

Pendant de longues minutes, la glace défila sous leurs yeux sans qu'ils aperçoivent le moindre signe de vie. Il régnait un silence de mort dans l'hélicoptère, tous les hommes présents partageaient la même inquiétude : il n'y avait du carburant que pour quelques courts survols de reconnaissance. Ils devraient ensuite faire demi-tour. Tentant le tout pour le tout, le commandant de bord décida de changer de cap, en décrivant des cercles

de plus en plus grands autour de la position donnée. Les nerfs tendus, tous scrutaient les crêtes de compression et les chenaux, les ombres et les motifs sur la glace. Au tout dernier moment, le mécanicien distingua l'expédition à travers une éclaircie dans la couche nuageuse.

Le campement offrait une vue pitoyable. Même à plusieurs centaines de mètres d'altitude, il était évident que la situation avait mal tourné. Si l'une des deux tentes était encore dressée, l'autre s'était écroulée. La toile en lambeaux battait dans le vent. Où étaient donc les explorateurs ? Ils s'étaient probablement tous réfugiés dans la tente encore debout. Le sommet de celle-ci était à peine visible derrière la haute crête de compression. Knut se pencha vers l'avant et parcourut la glace du regard. L'expédition était partie avec deux traîneaux, or il n'en voyait qu'un seul. Un peu plus loin, les chiens étaient attachés le long d'une chaîne déployée sur la glace. Ils ne bougeaient pas, ils gisaient comme des tas informes et sombres sur la neige et rien dans leur comportement ne semblait indiquer qu'ils avaient remarqué l'hélicoptère. Le vacarme du rotor aurait pourtant dû les réveiller. À cette heure, ils devraient être en train de courir en aboyant comme des fous.

Knut sortit les jumelles et balaya du regard les environs. D'ordinaire, un ours était facilement repérable depuis un hélicoptère. La couleur de sa fourrure jaunâtre ressortait sur la neige blanche. De plus, malgré les nuages bas, la visibilité était bonne ; apercevoir ses traces de pas aurait donc même dû être possible. Or il ne discernait aucun ours ni aucune des empreintes caractéristiques du gros animal.

Le commandant de bord signala à Svalbard radio qu'ils avaient localisé l'expédition, et qu'ils survolaient maintenant le campement une dernière fois afin de trouver un endroit où atterrir. Il choisit finalement de se poser assez loin des tentes – avec précaution, comme s'il pilotait avec une caisse d'œufs sur les genoux. Le mécanicien sortit en premier. Il referma derrière lui la porte de la cabine réservée aux passagers, avança d'un pas prudent en prenant garde aux cassures et aux fendillements dans la glace. Quelques minutes après seulement, il fit signe aux pilotes que c'était bon : ils pouvaient sauter en toute sécurité sur la banquise.

Knut s'extirpa de la cabine passagers, les jambes ankylosées, puis il regarda autour de lui. Après le vacarme de l'hélicoptère, le silence se pressait contre ses oreilles. La glace et de longues ombres bleues s'étendaient à perte de vue. Cela lui faisait une drôle d'impression de se tenir ainsi sur un floe au cœur de l'océan glacial Arctique. Il se sentait tout petit. Aucun signe de vie, aucun mouvement, aucun bruit. Seul le vent et un voile de neige tourbillonnaient autour de ses bottes. Aucun membre de l'expédition ne sortit en rampant de la tente. Aucun chien ne se leva en secouant la glace de ses poils dans un bruit de cliquetis. Le campement semblait à l'abandon.

Knut étira ses muscles engourdis et s'avança de quelques pas. Le vent lui brûlait les joues. Il remonta la fermeture éclair de sa combinaison de survie jusqu'au menton et s'empressa d'enfiler son bonnet et ses moufles. La pensée qu'il pouvait être arrivé quelque chose à l'expédition s'insinua en lui. Le sentiment lui paraissait si réel qu'il sursauta quand le commandant de bord, Tor Bergerud, parvint à sa hauteur. Il portait un fusil à l'épaule.

« Nous n'avons pas beaucoup de temps devant nous avant de devoir redécoller, annonça-t-il.

– Ils doivent bien être quelque part. J'ai du mal à imaginer qu'ils aient quitté le campement en abandonnant tout le matériel. »

Knut partit en direction de la tente pyramidale. Tor Bergerud le suivit. À chaque pas, ils regardaient autour d'eux. Le sol crissait en cadence sous leurs pieds. On pouvait entendre au bruit de la neige qu'il faisait froid, pensait Knut en marchant. Il avait même lu que certaines personnes pouvaient détecter le froid à l'odeur, qui était un peu semblable à celle du fer. À cet instant-là, néanmoins, la seule odeur qu'il percevait était celle de l'océan.

Les deux hommes escaladèrent la crête de compression qu'ils avaient aperçue depuis l'hélicoptère, puis ils se laissèrent glisser de l'autre côté et rejoignirent sans encombre la tente pyramidale. Une flamme norvégienne en loques flottait au sommet du piquet. Aucun bruit ne leur parvenait de l'intérieur. Les membres de l'expédition avaient-ils été assez stupides pour se réchauffer avec le Primus, en oubliant que le monoxyde de carbone risquait de les intoxiquer ? Se pouvait-il qu'ils découvrent quatre cadavres raidis par le gel dans la pénombre derrière la toile ? Knut retint

sa respiration et remonta le cordon qui fermait l'étroite entrée ronde en forme de tunnel.

Les quatre membres de l'expédition dormaient. Couchés côte à côte, comme des anchois dans une boîte de conserve, tête-bêche. L'odeur désagréable émanant des corps chauds et celle âcre de la fumée du réchaud à pétrole prirent Knut à la gorge quand il passa la tête à l'intérieur. Dans un premier temps, les hommes allongés ne réagirent pas à sa présence, puis peu à peu il observa quelques mouvements dans les sacs de couchage. Un visage sale, barbu, émergea du duvet le plus proche. Deux yeux gonflés clignèrent lentement et se plissèrent en regardant vers l'entrée de la tente.

Il faisait presque aussi froid à l'intérieur qu'à l'extérieur. Une simple toile les protégeait du vent et permettait que la température soit très légèrement plus douce sous la tente. L'humidité dégagée par la respiration des hommes avait formé une couche de givre sur le tissu rouge et une pluie de grandes plaques de cristaux de glace s'abattit sur eux quand Knut glissa son corps à travers l'ouverture. La surface au sol était réduite, elle ne devait guère dépasser les deux mètres cinquante sur deux. Seul un revêtement synthétique épais, posé à même la glace, les isolait de celle-ci. Un poteau central et quatre piquets dans les coins maintenaient la tente dressée. Au plafond, un filet avait été tendu entre ceux-ci, et des mouffles y séchaient. Les sacs et les vêtements gisaient sur le sol. Au milieu, entre les sacs de couchage, le réchaud était installé sur une caisse basse en aluminium.

Knut rampa plus avant dans la tente, tête la première. Son pied se prit dans la toile, ce qui fit tomber une nouvelle pluie de plaques de givre sur les dormeurs. Il finit néanmoins par réussir à y entrer les deux pieds. L'homme le plus proche de lui recroquevilla ses jambes.

« Je représente le bureau du gouverneur », dit-il et il se sentit bête en prononçant cette phrase. Qui d'autre cela pouvait-il être ?

Un des participants s'était assis. Adossé à la paroi du fond, ses yeux fatigués clignèrent face à la lumière émanant de l'entrée. Knut reconnut Mads Friis. D'un autre sac de couchage émergea

le visage bien connu du chef de l'expédition : Karsten Hauge. Des cheveux blonds ébouriffés et un visage étroit et barbu. Le petit sourire en coin si photogénique. Il s'étira et bâilla, puis il attrapa un gros pull en laine qu'il enfila. Ils avaient passé une nuit terrible, expliqua-t-il. Peut-être était-ce la raison pour laquelle ils n'avaient pas entendu l'hélicoptère ? Il s'excusa de ne pas s'être préparé à les accueillir.

Les membres de l'expédition étaient presque méconnaissables. Ils avaient quitté le Svalbard depuis relativement peu de temps, mais l'effort intense et les conditions extrêmes les avaient complètement transformés physiquement, leurs visages étaient ravinés par le gel et la fumée du réchaud. Leurs yeux gonflés et rougis. Ils semblaient tous un peu désorientés. Ne se souvenaient-ils plus que Knut et eux s'étaient déjà rencontrés à plusieurs reprises ?

En essayant de se faire aussi petit que possible, il allongea les jambes et donna un coup de pied dans l'un des autres sacs de couchage. Terje Kræmer, le plus jeune des participants, se redressa. Il recula, l'air énervé. L'étroitesse de la tente avait de quoi vous rendre claustrophobe. L'intérieur était plongé dans la pénombre et il y régnait un froid humide. L'ambiance glaciale se réchauffa un peu après que Karsten Hauge eut allumé le Primus. Une lueur cordiale et réconfortante éclaira alors les visages des membres de l'expédition.

Le quatrième homme n'était pas encore sorti de son duvet. Il devait s'agir de Svein Larsen, le musher. Il était couché tout au fond de la tente, derrière Mads Friis, en chien de fusil, avec un bras sous la tête. Il avait les yeux ouverts, mais un sourire hébété. Il réagit à peine quand Knut s'adressa à lui. Le policier se tourna d'un air interrogateur vers Karsten Hauge, mais ce fut le chef adjoint de l'expédition qui prit la parole.

« A priori, il a juste attrapé froid. Je lui ai donné de l'aspirine il y a une heure. Son état est sûrement dû à la fatigue. »

Mais Svein Larsen avait l'air vraiment malade et à peine conscient. Knut s'avança à quatre pattes jusqu'à lui en essayant d'éviter de renverser le réchaud. Il voulait vérifier par lui-même.

Mads Friis se poussa à contrecœur, et Knut se pencha sur son collègue. Il ouvrit le duvet, le rabattit afin de pouvoir examiner tout son corps. Il ne découvrit aucune des blessures qu'il avait



craintes, ni aucune perte de sang. Autant qu'il pût en juger, il n'avait pas non plus de fièvre. Le seul détail notable qui le fit tiquer était son haleine désagréable. Aurait-il vomi récemment ?

« Vous savez s'il s'est cogné la tête ? demanda-t-il. Se pourrait-il qu'il souffre d'une commotion cérébrale ? »

Aucun des trois autres membres de l'expédition ne répondit, ils avaient l'air tendu. Leurs yeux brillaient dans la pénombre. On dirait quatre renards surpris au fond d'un trou, pensa Knut. Soupçonneux, sur leurs gardes.

À quatre pattes toujours, il passa par-dessus les sacs de couchage pour retourner à sa place devant l'entrée. « Je ne vois pas d'autres solutions que d'évacuer l'expédition, non ? » constata-t-il. Dans sa tête, il était clair qu'il ne faisait qu'énoncer une réalité. « Nous avons une civière avec nous et allons dès maintenant transporter Svein Larsen jusque dans l'hélicoptère. Vous autres, en revanche, vous allez devoir attendre un peu. Je dois procéder à quelques formalités, prendre des photos. Je propose que pendant ce temps-là vous ramassiez et emballez le matériel que vous souhaitez ramener. » Il s'abstint de préciser que ces prétendues formalités seraient examinées à la loupe par le bureau du gouverneur afin de déterminer si l'expédition avait agi de façon irresponsable.

Les membres de l'expédition se regardèrent. Knut eut le sentiment qu'ils avaient discuté à l'avance de la réponse qu'ils lui donneraient. Le chef de l'expédition parla en leur nom à tous les trois. « Nous avons bien conscience que Svein n'est peut-être pas en mesure de continuer. Et puis il y a aussi un autre problème, déclara Karsten. Mais nous ne voulons pas interrompre l'expédition. Nous voulons poursuivre vers le nord. »

Knut fixa les visages butés, marqués par le froid et l'épuisement des dernières semaines. Il essaya de garder une voix calme. « Svein Larsen est trop malade pour continuer. Il faut qu'un médecin l'examine au plus vite. Je le ramène à Longyearbyen. Vous devez néanmoins me raconter exactement ce qui s'est passé. Les chiens ne semblent pas dans leur état normal. Et l'ours polaire : qu'en est-il ? »

La veille, ils avaient à peine plié bagage et commencé l'étape du jour qu'un des attelages avait glissé sur un chenal recouvert de

jeune glace. Vu leur poids, les chiens n'avaient aucune chance, ils étaient passés à travers. Alors qu'ils se débattaient pour essayer de se hisser en terrain sec, la pulka avait à son tour basculé dans l'eau glaciale et Svein Larsen, qui conduisait cet attelage, avait sauté à sa suite sans penser une seconde à sa propre sécurité. Tous avaient essayé de lui porter secours, et en unissant leurs forces, ils avaient fini par réussir à décrocher le mousqueton reliant les chiens au traîneau, qui avait sombré avec une bonne partie de la nourriture et du matériel.

Après avoir pataugé dans la gadoue, ce mélange épais d'eau de mer et de glace, ils avaient réussi, au prix d'un incroyable effort, à extraire l'attelage du chenal. Ils avaient alors attaché les chiens à leur place habituelle, le long de la chaîne utilisée quand ils étaient au repos. Ceux-ci s'étaient ébroués comme des fous en aboyant. Par la suite, ils avaient semblé se calmer.

Svein était épuisé et trempé. Il avait tellement froid qu'il ne pouvait plus parler. Ils avaient monté en quatrième vitesse une des deux tentes, lui avaient enlevé ses vêtements imprégnés d'eau et l'avaient revêtu de vêtements en laine secs. Puis ils l'avaient installé dans son sac de couchage et veillé à tour de rôle, en entretenant le réchaud et en le nourrissant de soupe brûlante. Les heures passant, l'état de Svein ne s'était malheureusement pas amélioré. Force leur avait été alors de constater qu'il n'y aurait pas de nouvelle étape vers le nord ce jour-là. Se résignant à cette idée, ils avaient monté la seconde tente, puis Karsten était sorti nourrir les chiens. C'est à ce moment-là qu'il avait découvert leur comportement anormal : certains vomissaient dans la neige, tandis que d'autres, couchés sur le côté, ne levaient même pas la tête quand il les secouait.

Bien sûr, ils étaient déçus. Et c'était peu de le dire. Ils n'avaient guère parcouru que quelques mètres depuis leur position précédente. Ils avaient même reculé si l'on tenait compte de la dérive des glaces. Mais après avoir mangé un peu de soupe et s'être réchauffés, ils avaient posé sur la situation un regard un peu plus serein. Ils pouvaient toujours rattraper leur retard même s'il n'était pas exclu qu'ils rencontrent d'autres problèmes. Karsten avait envisagé différentes alternatives. Ils n'étaient qu'à un peu plus de trois cents kilomètres du pôle, et au tout début du mois d'avril. Ce qui leur laissait encore au moins quatorze jours pour

atteindre le pôle à la date convenue avec l'hélicoptère qui devait venir les chercher.

C'était ragaillardis par ces pensées optimistes qu'ils s'étaient glissés dans leurs sacs de couchage pour dormir, à deux dans chaque tente, en montant la garde à tour de rôle, par tranche de deux heures chacun. Il fallait aussi surveiller que Svein ne fasse pas de gestes brusques dans son sommeil, car il risquait de renverser le Primus qu'ils n'avaient pas éteint pour le garder au chaud. Terje avait assuré le premier tour de garde.

Karsten et Mads étaient allés se coucher, mais une heure plus tard ils avaient été réveillés par du bruit et un coup de fusil. Terje leur avait crié depuis l'autre tente qu'un ours polaire se dirigeait vers lui et Svein. Ils avaient enfilé des vêtements et pris le fusil – celui-ci, posé à côté du sac de couchage de Karsten, était déjà chargé. Il faisait nuit dehors, on ne voyait guère que des ombres. Ils avaient découvert que la tente de Terje et Svein était lacérée uniquement après en avoir fait le tour. Ils avaient alors scrupuleusement inspecté le campement et ses environs. Karsten avait même bien failli tirer sur Terje quand celui-ci avait dégringolé un peu trop brusquement d'une crête de compression.

Ils se trouvaient à présent dans une situation vraiment délicate : non seulement un des membres de l'expédition était malade et les chiens affichaient une forme pitoyable, mais il y avait aussi un énorme ours polaire qui rôdait à proximité. Or ce dernier pouvait les attaquer à tout moment. Il s'agissait maintenant de prendre la bonne décision. L'expédition pouvait-elle être sauvée ? Avaient-ils, malgré tout, une chance d'atteindre le pôle Nord avec le matériel et les vivres restants ? Karsten était fier qu'aucun d'entre eux n'ait émis l'idée qu'il serait peut-être mieux d'abandonner. Ils avaient décidé d'informer le bureau du gouverneur de leurs difficultés. N'était-ce pas ce à quoi ils s'étaient engagés sur la demande d'autorisation que toute expédition doit déposer auprès de cette administration avant de partir ? Leur appel, par conséquent, n'était pas un appel au secours, même si, puisqu'ils étaient là, ils leur seraient reconnaissants de bien vouloir rapatrier Svein à Longyearbyen afin qu'un médecin puisse l'ausculter. Mais ils n'avaient besoin d'aucune autre aide.

Knut secoua la tête, plusieurs détails dans leur récit ne collaient pas. Il n'avait aperçu aucune trace d'ours polaire autour du campement depuis l'hélicoptère. Quant aux chiens, c'était parfaitement incompréhensible. Ces bêtes habituées à évoluer en milieu polaire ne mouraient pas de tomber dans un chenal, même quand les températures avoisinaient les  $-20^{\circ}\text{C}$ .

« Vous croyez vraiment qu'on appelle le bureau du gouverneur comme on appelle un taxi ? » demanda-t-il en tentant de les provoquer pour les faire parler et obtenir davantage d'informations. « Une opération de sauvetage dans l'océan glacial Arctique peut vous revenir cher si elle n'est pas justifiée. »

Comme prévu, Karsten Hauge prit la mouche. « Nous avons été attaqués par un ours polaire. N'est-ce pas là une bonne raison d'appeler à l'aide ?

– Je n'ai vu aucune blessure causée par des griffes d'ours sur le corps de Svein Larsen. Et croyez-moi, il ne serait pas dans cet état-là et probablement plus en vie à cette heure s'il avait été attaqué par un tel animal pendant son sommeil. » Knut parlait d'une voix neutre. « Et les chiens, qu'est-ce qu'ils ont ?

– On vous l'a dit, ils sont tombés dans un chenal ! On ne sait pas pourquoi ils sont malades. On vous a juste raconté ce qui s'était passé. » Karsten s'était un peu calmé, mais il était encore indigné. « Vous ne nous croyez pas ?

– Montre-lui la tente », suggéra Terje Kræmer.

Knut ne voyait pas l'intérêt de continuer à discuter avec eux. Il fallait qu'il contacte le bureau du gouverneur à Longyearbyen, marmonna-t-il, puis il sortit de la tente. Une fois dehors, il se redressa de toute sa hauteur et inspira avec gratitude quelques bouffés d'un air polaire pur et glacial.

Tor Bergerud avait monté la garde devant la tente au cas où l'ours réapparaîtrait. Il était transi de froid et sautillait d'un pied sur l'autre pour se réchauffer. Au loin, le mécanicien et le copilote faisaient les cent pas autour de l'hélicoptère. Pendant le court laps de temps que Knut avait passé sous la tente, la nuit avait déjà commencé à tomber. La lumière jaune à l'horizon disparaissait à vue d'œil dans la mer. Le temps qui leur était imparti pour prendre des décisions serait bientôt écoulé.

« Tu peux appeler Svalbard radio, s'il te plaît, et leur demander de me mettre en relation avec le bureau du gouverneur ? » demanda Knut.

Tor Bergerud avait l'air inquiet. « On ne peut pas se permettre de perdre du temps avec toutes ces histoires », dit-il en hochant la tête en direction de la tente pyramidale. Il avait de toute évidence entendu leur discussion. « Il faut qu'ils s'activent, ou alors on sera obligés de repartir sans eux. »

## Chapitre 2

### Le chien

Knut, impatient, allait et venait devant l'hélicoptère. Il n'avait absolument pas l'impression d'être en situation de crise, mais tout allait beaucoup trop lentement à son goût, ça l'énervait. L'équipage de pont du *Polarstern* paierait les pots cassés de ces tergiversations, car ses membres devraient veiller tard pour accueillir l'hélicoptère et faire le plein de carburant. Au fond de lui-même, il avait déjà pris sa décision : il fallait mettre fin à l'expédition. Mais il aurait préféré en discuter avec le chef de la police. Il était conscient que cette décision risquait d'avoir un certain retentissement au bureau du gouverneur.

Le commandant de bord tenta de joindre Tom Andreassen par l'intermédiaire de Svalbard radio, mais sans succès. « Il est en route pour la vallée de Sassendal avec le nouvel agent du service de l'environnement. Aucun réseau », leur avait-on répondu au bureau.

« Tu veux que j'essaie de joindre le gouverneur en personne ? » Tor Bergerud s'était penché par la porte ouverte de l'hélicoptère. Il avait l'air de faire plus froid à l'intérieur qu'à l'extérieur. Dans l'obscurité qui entourait le campement, la glace formait un paysage étrange. Le disque solaire avait déjà disparu sous la ligne d'horizon. Il n'en restait plus comme trace dans le ciel qu'une lumière jaune, mais la chaleur diffusée par celle-ci était purement psychologique.

Knut hésita. « Attends un peu. Il y a une chose que je dois faire avant. » Il redoutait la tâche désagréable qui l'attendait, mais il lui paraissait important d'avoir une vue d'ensemble et de connaître l'ampleur des dégâts avant de s'entretenir avec le gouverneur. « Je vais voir les chiens. Attends-moi ici et essaie de ramener les membres de l'expédition à la raison. » Il alla chercher le fusil et les munitions dans la trappe au fond de l'hélicoptère, près du rotor de queue.

« Putain, Knut ! s'exclama Tor. Tu ne préfères pas que je m'en charge ? » Son regard était triste, mais il comprenait aussi qu'ils ne pouvaient pas partir en laissant sur la banquise des chiens malades encore en vie.

Sans répondre, Knut partit d'un pas lourd sur la glace. Il alla d'abord jeter un coup d'œil à la tente effondrée. Dans l'obscurité, la toile en lambeaux qui battait dans le vent en raclant la glace avait quelque chose de vraiment lugubre. Knut ne se pensait pas particulièrement peureux, mais il ne put s'empêcher de regarder tout autour de lui, avec une attention particulière, les ombres formées par les crêtes de compression, à l'affût du moindre mouvement. Il n'y avait aucun ours polaire en vue, uniquement la neige qui volait en tourbillonnant au-dessus de la glace.

Knut détacha ce qu'il pouvait de la toile, roula le tout en boule et le mit sous son bras. Puis il se dirigea vers les ombres sombres sur la glace. La plupart des chiens étaient morts et raidis par le gel, mais trois d'entre eux semblaient encore en vie. Leurs corps étaient toujours chauds et il sentit leur souffle humide sur sa main quand il enleva son gant. Une colère soudaine s'empara de lui, il jura tout bas contre ces hommes qui n'avaient apparemment pas levé le petit doigt pour porter secours aux animaux mourants. Et puis il y avait aussi cette idée qu'il n'arrivait pas à se sortir de la tête : un chien de traîneau est un animal résistant. Même après une chute dans l'eau glaciale, il était étrange qu'ils soient presque tous tombés à ce point malades quelques heures plus tard seulement. Knut ne croyait pas à cette histoire. Il s'était passé autre chose.

Le chien à l'extrémité de la chaîne venait juste de mourir, c'est pourquoi son corps ne s'était pas encore rigidifié. Knut lui ouvrit la gueule et en inspecta l'intérieur. Il tâtonna son corps, remua ses pattes. Il n'y avait en tout cas aucune blessure apparente. Aucune trace non plus sur son pelage ne semblait indiquer qu'il avait été lacéré par les griffes d'un ours polaire. Il y avait en revanche une mare de vomi derrière lui, invisible à distance car recouverte de neige par le vent. Knut s'en approcha et se pencha. Des restes de nourriture, de la bile marron clair, une substance sombre qui ressemblait à du sang.

Le chien suivant, une femelle, semblait être déjà mort depuis quelques heures, au grand soulagement de Knut. Elle était couchée sur le côté, comme si elle dormait, le pelage blanc et roux, les yeux fermés. Une ossature fluette plus faite pour la vitesse que pour tracter de lourdes charges. Mince, de longues pattes, une belle bête. Il n'était pas possible de l'examiner davantage, son

corps étant déjà complètement rigide. Knut l'abandonna là, sans même y toucher. Bientôt elle se confondrait avec la neige, qui constituerait sa dernière demeure pendant quelques années tandis que le floe dériverait dans l'océan glacial Arctique.

Knut se leva et suivit la chaîne des yeux : il lui restait encore huit chiens à ausculter. Il vit que trois d'entre eux bougeaient encore. Il serra les dents. Le premier semblait souffrir le martyr. C'était un gros mâle robuste, marron foncé. Il parvenait à peine à lever la tête et il gémit quand Knut lui palpa le ventre et les flancs. Du sang et de la bave coulaient de sa gueule. Knut chargea le fusil, il ne supportait plus ce spectacle. Heureusement, le chien ignorait probablement ce qui l'attendait. Ses yeux étaient apathiques et vides.

Il tomba ensuite sur deux chiens morts, puis un autre toujours en vie, même si celle-ci ne tenait plus qu'à un fil. Il s'agissait là encore d'un gros chien, mais il était si faible qu'il ne parvenait même plus à lever la tête. Sa langue pendait hors de sa gueule, et sa respiration n'était plus qu'un pénible râle. Les coups retentirent au-dessus de la glace, deux tirs rapides, successifs.

Knut passa devant quatre autres corps rigides. Il les examina. Et fit le même constat : aucun signe de blessure apparente, mais à chaque fois du vomit et du sang à proximité. Enfin, il arriva devant le dernier chien de la chaîne, un énorme mâle roux. Il vivait encore. Knut s'en étonna. Il s'agenouilla et regarda l'animal. Il paraissait légèrement plus en forme que les autres. Ses yeux étaient vifs, plus brillants, même s'il avait du mal à se mettre debout et à garder la tête levée. La partie supérieure de son corps retomba d'abord sur la glace, puis il finit par réussir à se hisser sur ses pattes tremblantes. Il chancela alors légèrement, mais sans tomber. Ce chien aussi avait vomit, il y avait une grande mare à environ un mètre de lui, que Knut alla inspecter de plus près, mais il n'y détecta aucune trace de sang.

Quand il revint, le chien se tenait toujours debout. Mais ce n'était qu'une question de temps, bientôt ses pattes ne le porteraient plus. Knut ne pouvait pas faire grand-chose pour lui. Il chargea le fusil et poussa légèrement l'animal. Pour abattre les deux chiens précédents, il avait d'abord tiré dans l'épaule, puis dans le cœur. Avant de les achever d'un coup dans la nuque. Non que les bêtes aient eu une quelconque chance de survivre au premier coup, mais il voulait leur éviter de souffrir.



Le gros chien le regardait. Ses yeux étaient marron foncé, mais clairs. Knut l'écarta légèrement, le repoussa sur le côté pour lui tirer dans l'épaule. Le chien pencha la tête et lui lécha les bottes.

Quand Knut revint à l'hélicoptère, le copilote et le mécanicien préparaient activement leur départ. Ils ouvraient des trappes, déplaçaient du matériel : ils aménageaient la cabine afin de pouvoir transporter plus de passagers qu'à l'aller, et notamment un malade. Svein Larsen dormait sur la civière, chaudement emmitoufflé dans des duvets et des couvertures de laine. Le reste de l'expédition était sorti de la tente pyramidale et l'avait démontée. Ils se tenaient à présent à côté de la pulka, l'air buté. Sans leur accorder le moindre regard, Knut se dirigea vers Tor Bergerud.

Le commandant de bord secoua la tête d'un air découragé. Ils avaient un problème, c'est sûr. Karsten Hauge l'avait prévenu qu'ils n'avaient pas l'intention de retourner avec eux à Longyearbyen. Ils allaient continuer vers le Nord, sans chien, avec une seule pulka et beaucoup moins de matériel. Le bureau du gouverneur n'avait aucun droit de les forcer à mettre fin à leur expédition. Ils avaient payé leurs assurances et n'avaient commis aucune infraction, ni aucune négligence. Ce qui était arrivé était un accident. Regrettable pour Svein Larsen, certes, puisqu'il n'atteindrait pas le pôle Nord et avait perdu tous ses chiens. Mais une fois rétabli, il surmonterait rapidement sa déception. Il n'y avait aucune honte à abandonner quand on était malade, avait déclaré Hauge.

Knut haussa les épaules avec résignation, il ne se voyait pas user de menaces pour contraindre toute l'équipe à grimper à bord. Leur tente était démontée, l'hélicoptère restait le seul abri possible. Le froid et le vent finiraient bien par avoir raison de leur acharnement. C'était d'une autre décision dont il voulait s'entretenir avec le commandant de bord.

Ce que suggérait le policier parut laissait Tor songeur. « Tu es bien sûr, Knut ? Je comprends ta démarche, mais...

– Oui, je suis sûr.

– Et si c'était un des chiens qui avait contaminé tous les autres ? Et que ce soit justement celui-ci ?

– Que veux-tu dire ?

– Je ne sais pas moi, l'un d'entre eux était peut-être déjà malade avant que l'expédition ne l'achète. Et s'il avait la rage ?

– Ce ne sont pas les symptômes de la rage. Les animaux deviennent agressifs. Ils attaquent, mordent, bavent.

– Oui, mais les membres de l'expédition ont parlé d'une attaque. Et si c'était une de leurs bêtes qui s'était jetée sur leur tente ? » Tor donna un léger coup de pied dans la neige et ne put retenir un petit sourire. « T'imagines un peu la honte ? Envoyer un appel de détresse en déclarant avoir été agressé par un ours polaire, alors qu'il s'agit d'un de leurs chiens... N'empêche, c'est dangereux, la rage », ajouta-t-il après un moment de réflexion.

Knut secoua la tête. « Je ne crois pas que les chiens soient morts d'une maladie. Je pense plutôt qu'ils ont été empoisonnés. »

Il était loin de se sentir aussi sûr qu'il voulait le paraître. Il regardait au loin, en se demandant s'il pouvait vraiment prendre le risque de renvoyer le chien roux à Longyearbyen. Était-ce irresponsable de sa part de forcer Tor à le ramener ? D'un autre côté, vu son état de faiblesse, il y avait fort peu de chances qu'il se montre agressif. Encore fallait-il déjà qu'il supporte le voyage. Non, Knut était intimement persuadé que la rage n'était pas en cause.

« Tu peux me mettre en relation avec Hareide ? C'est au gouverneur de décider. »

Knut grimpa sur le siège du copilote et ne put s'empêcher de regarder avec intérêt tous les instruments de bord. Passer son brevet de pilote était un vieux rêve. Mais à trente-huit ans, il était probablement déjà trop vieux pour cela. De plus, il s'agissait d'un loisir onéreux. Pas vraiment le genre de hobby adapté au modeste salaire d'un policier.

Tor lui tendit le casque du copilote, la liaison avec Svalbard radio était établie. L'opérateur avait réussi à joindre le gouverneur avant qu'il ne quitte le bureau. Comme il s'y attendait, sa proposition laissa Hareide très dubitatif. Il hésitait.

« À vrai dire, je ne sais pas quoi vous répondre, lui déclara celui-ci après quelques minutes de réflexion. Et le chef de la police est en tournée d'inspection, je ne peux donc pas lui demander conseil. Mais je pense que vous êtes déjà au courant et que c'est pour cette raison que vous m'avez contacté ?

– Oui. Mais que fait-on avec l'expédition ? Ils veulent continuer coûte que coûte.

– Si on les laisse poursuivre et que leur équipement se révèle insuffisant, croyez-moi, on va en entendre parler. La presse ne nous ratera pas et on nous reprochera notre décision. Il est très difficile pour moi d'évaluer la situation depuis le bureau et de vous donner des instructions en conséquence. Vous qui êtes sur place, qu'en pensez-vous ? Ont-ils perdu tant de matériel que ça ? Croyez-vous qu'ils se mettent en danger en partant avec l'équipement encore à leur disposition ?

– Impossible à dire. Les expéditions polaires, ce n'est pas mon domaine, je ne suis pas un expert. »

Il s'ensuivit un silence de quelques secondes à l'autre bout du fil.

« Nous ne pouvons pas prendre le risque de faire les gros titres et que les médias nous accusent d'être irresponsables. Ramenez-les à Longyearbyen. Utilisez la méthode qui vous semble la plus adaptée. Menaces d'amende, la persuasion. Ne leur promettez rien qui nous oblige à leur porter assistance par la suite. Le budget dont on dispose pour l'hélicoptère est déjà bien assez serré comme cela. »

Knut soupira. Il avait obtenu la réponse qu'il craignait : c'était à lui de trouver une solution. « Qu'en est-il du chien ? Je voudrais le ramener pour le faire examiner. Il y a quelque chose qui cloche. »

Là, le conseil de Hareide fut parfaitement clair. « Je serais vous, je l'abattrais. Nous n'avons aucun intérêt à les provoquer, et ce n'est qu'un chien. Si ces gens ont tué leur attelage, c'est leur problème. Après tout, ces bêtes, ils les ont achetées. Elles leur appartiennent. »

Knut enleva le casque du copilote et sauta sur la banquise. La nuit était vraiment tombée à présent, à tel point qu'il ne distinguait plus les trois membres de l'expédition près de la pulka. Bon sang, comment faire pour qu'ils changent d'avis ? Alors qu'il les rejoignait, une idée germa dans son esprit.

Karsten Haug donnait des coups de pied désœuvrés dans la glace autour du traîneau. Le chef de l'expédition était à la fois en colère et frigorifié. « Je doute que ce soit bon pour Svein de demeurer des heures dans l'hélicoptère par ce froid, vu son état. Vous en avez encore pour longtemps ? »

Ce n'était pas une question, mais plutôt une menace, pensa Knut. Si cela tournait mal pour Svein, on l'en tiendrait responsable.

Hauge détourna le visage. « Si vous voulez tout savoir, nous avons l'intention de partir vers le nord dès que vous aurez décollé. Puis nous monterons le camp. Quoi qu'il en soit, il est hors de question que nous restions ici.

« Le problème, c'est que vous ne pouvez pas continuer. L'autorisation que le gouverneur vous a délivrée pour cette expédition vient de vous être retirée. »

Knut leur servit une version revue et corrigée de ce que Hareide lui avait dit. Il leur fallait maintenant rassembler le matériel qu'ils souhaitaient ramener, et monter dans l'hélicoptère. Il leur laissait une demi-heure pour tout ranger. Comme en écho à l'ultimatum posé par Knut, le rotor de l'hélicoptère commença lentement à fouetter l'air dans un grincement bruyant, tandis que le copilote et le mécanicien, le dos courbé, détachaient les câbles qui arrimaient l'appareil à la glace.

Mais évidemment, les membres de l'expédition ne voulaient rien entendre. « Le mieux que vous ayez à faire est de repartir avec Svein », lui répondit Karsten Hauge sans même essayer de cacher son petit sourire satisfait. Mads Friis s'avança alors vers Knut et lui donna une tape sur l'épaule en guise d'au revoir.

« Vous n'avez pas peur de l'ours polaire ? lui demanda alors Knut. N'est-ce pas la raison pour laquelle vous avez lancé un appel de détresse ? À moins qu'il n'y ait jamais eu le moindre ours ?

– Non, mais j'y crois pas ! Évidemment qu'il y avait un ours ! Et puis, vu l'état de Svein, on n'aurait pas pu continuer. Ça, je pense que vous l'avez compris.

– Mais maintenant que nous l'emmenons, vous allez pouvoir poursuivre votre route ? »

Cette fois-ci, ce fut au tour du chef adjoint de l'expédition de sourire d'un air satisfait.

« Dans quelques semaines, notre objectif sera atteint, déclarait-il, et nous serons la première expédition à avoir rallié le pôle Nord depuis le Svalbard. Un moment historique. »

Knut leur expliqua alors ce que lui-même envisageait de faire s'ils persistaient à refuser de retourner avec eux à Longyearbyen.

« Non, mais vous êtes complètement malade ? » s'écria Mads Friis, indigné. Karsten Hauge éclata d'un rire méprisant, tandis que Terje Kræmer, qui se tenait de l'autre côté de la pulka, se taisait. Il jetait des coups d'œil inquiets à Knut.

« Nous ne pouvons pas prendre la responsabilité de vous emmener sur la banquise. Vous n'avez ni l'entraînement ni l'expérience requis pour une telle expédition. Et nos assurances ? Vous n'êtes pas couvert par elles. Mais Karsten, dis quelque chose, bon sang ! » Le chef adjoint semblait plus frustré qu'en colère.

« Pas bête ! constata Karsten en dévisageant Knut d'un regard froid. Nous ne pouvons décemment pas vous abandonner. Vous n'avez aucun matériel. Je suppose que vous et les pilotes êtes convenus de vous retrouver ici dans un jour ou deux. Et qu'entre-temps, vous espérez bien réussir à nous convaincre. Mais vous ne nous ferez pas changer d'avis. Je ne peux pas vous interdire de rester, simplement c'est à vos risques et périls. Et ne comptez pas sur nous pour vous prêter quoi que ce soit.

– J'ai des provisions, répondit Knut avec calme. L'hélicoptère a l'équipement d'urgence. »

Sur ce, il se dirigea vers l'hélicoptère qui n'était plus maintenant qu'une grande ombre noire. Les feux d'atterrissage étaient allumés et les lumières rouges et jaunes des feux anticollision clignotaient. Les pilotes avaient rejoint leur poste et le mécanicien se tenait devant la porte de la cabine passagers.

« Changement de plan ! » leur annonça Knut avant de leur résumer la situation et de les informer de ce qu'il comptait faire.